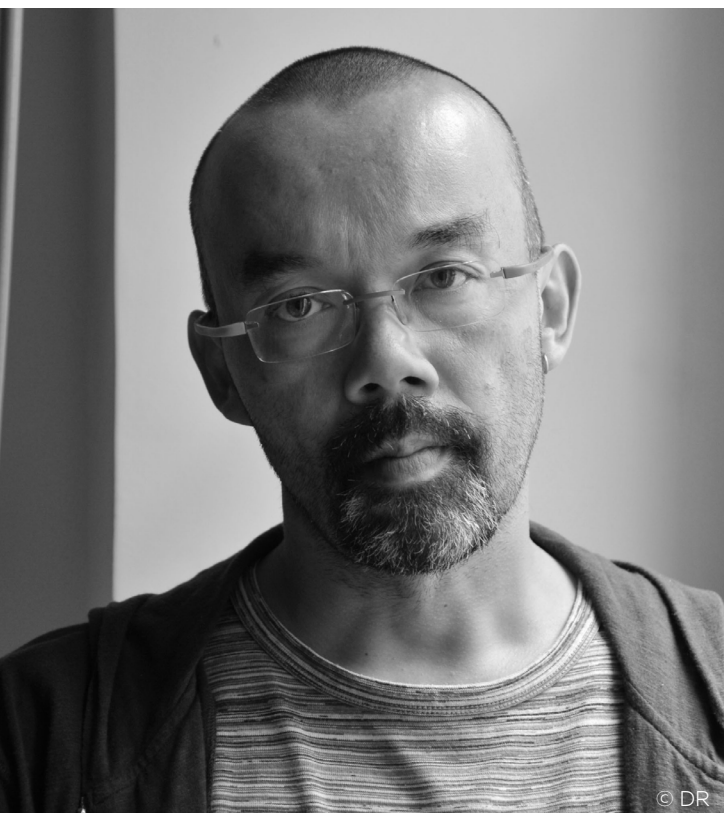


Les Petites Fugues 2023



LIRE TAÏ-MARC LE THANH

SOMMAIRE

I / BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR // p. 2

II / PARFOIS J'AIMERAIS QUE MA VIE
RESSEMBLE À UNE COMÉDIE
MUSICALE, 2023 // p. 3

III / ET LE CIEL SE VOILA
DE FUREUR, 2022 // p. 11



Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Tifène Cartereau, professeure de lettres.

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

I / BIOGRAPHIE

Tai-Marc Le Thanh est né à Antony, en banlieue parisienne, le 5 juillet 1967.

Il a étudié les arts graphiques à l'Atelier de Sèvres à Paris, puis aux Beaux-Arts de Rueil-Malmaison et enfin à l'Emsat. Il intègre ensuite un groupe de presse informatique et devient graphiste.

Le français n'a jamais été sa discipline préférée, il baissait même souvent les yeux devant les professeurs de lettres. Mais il collabore régulièrement avec son épouse, l'illustratrice Rébecca Dautremer, et se lance dans la littérature de jeunesse avec succès.

«À l'origine, je n'étais pas du tout dans le milieu : j'ai fait des études de biologie, avant de m'orienter vers les arts graphiques. Je ne dis pas que la littérature ne m'intéressait pas, mais jusqu'alors, jamais je ne m'étais dit que, plus tard, j'écrirais des histoires pour les enfants. J'aime raconter des histoires depuis que je suis tout jeune, aux enfants particulièrement. Ça me servait beaucoup quand je travaillais dans une école, cela me permettait de les tenir, pour qu'ils se calment un petit peu. De là à écrire... Mais il y a eu cette opportunité, que j'ai saisie, et qui s'est plutôt bien passée, alors j'ai continué»

(site Actualitté, le 17-03-2010).

C'est aux Éditions Eyrolles qu'il écrit un premier ouvrage sur le logiciel Photoshop. Il entame sa carrière d'auteur d'albums aux côtés d'illustrateurs de renom tels que Rébecca Dautremer (*Babayaga, Cyrano, Le Grand Courant d'air, Elvis...*), mais aussi Aurélia Fronty, Élodie Nouhen, Jacques de Loustal, Merlin, Benjamin Chaud, Barroux, Gérald Guerlais...

Début 2010, il s'est consacré à l'écriture de la série *Jonah* (6 tomes parus), ainsi qu'au scénario d'un film d'animation, toujours avec Rébecca Dautremer.

Son écriture ciselée, recherchée et riche, «guidante», enserre le lecteur dans ses filets et l'oblige à prendre de plein fouet les rebondissements et sursauts vécus par ses personnages.

Parfois j'aimerais que ma vie ressemble à une comédie musicale, 2023

« **Toute ma vie durant, je n'ai fait que contenir les sons de peur qu'ils ne m'échappent. J'ai baissé la tête dans l'espoir de passer inaperçu. J'ai réprimé mes émotions avant qu'elles ne se développent et finissent par m'étouffer. Mon quotidien est pétri de frustration.** »

1/ Le syndrome Gilles de La Tourette

« – **Terribla, c'est nul comme nom!**

– **Je te l'accorde. Il a pourtant l'avantage, quand on l'entend, de faire comprendre immédiatement à quel genre de personne on a affaire.** »

Tout au long des dix-neuf chapitres est expliqué comment le syndrome de La Tourette prend toute la place, ou presque, dans l'esprit, dans la vie d'une personne. Le choix d'un point de vue interne facilite cette lecture de la maladie et nous fait entrer dans la peau du personnage atteint. Maxence (prénom qu'il n'apprécie guère – p. 55), surnommé Max, 15 ans, narrateur et personnage principal, nous donne à voir, à vivre son syndrome.

La Tourette prend d'abord la forme d'une sorcière des contes pour enfants dès le premier chapitre : « **Terribla** », aurait jeté un « **mauvais sort** » sur le berceau de l'enfant. Un « **esprit malin** », un « **diablotin** » fera tout ce que lui, Max, ne veut pas, et inversement. L'énumération d'antithèses (p. 13) illustre bien cela. Ainsi, l'auteur confirme l'impuissance des personnes atteintes de ce syndrome à lutter contre, à s'y opposer. Max semble maudit et soumis à un destin fatal : « **Il arrivera bien un jour où la fatalité se détournera de toi.** » Le sentiment d'injustice ne s'en ressent que davantage.

À la manière d'un adolescent de 15 ans, avec laconisme et humour, Max présente cette maladie neurologique (p. 17).

Il consomme du cannabis avec l'aval de son père et de leur pharmacien, afin de profiter d'une heure ou deux sans « **d'incontrôlables sursauts** » (p. 36).

À chaque événement émotionnellement riche ou stressant, Max va décrire les symptômes de sa maladie, entre coprolalie (suggérée, mais jamais donnée à lire, sauf une fois) et tics violents :

- à la vue de Pénélope, la jeune fille qui l'a quitté alors qu'il est fou d'elle : p. 52-53, p. 59, p. 63 ;
- à 6 ans, lors de son entrée dans une nouvelle école : pp. 69-70 ;
- sa crise violente après le premier rendez-vous avec Claudia Wilmer, professeure de chant : p. 121 ;
- lors du premier Tremplin musical au lycée : pp. 163-164 ;
- lors du deuxième Tremplin musical à la salle des fêtes : pp. 249-250 ;
- lors des Tremplins vocaux de France à la télévision : p. 297 puis p. 351.

Max tente d'expliquer à une petite fille de 5 ans, Anita, ce qu'est sa maladie, il emploie pour cela une métaphore filée imagée très accessible (pp. 321-322) :

« **Tes parents accueillent leurs amis à grand renfort d’embrassades. Les premières bouteilles sont débouchées, les regards se nuancent d’une effervescence euphorique. Et la musique s’élève progressivement des haut-parleurs, quelques notes au début, diffuses dans le brouhaha, puis de plus en plus fort [...] Ils sont à présent une centaine dans le jardin, à rire, boire et danser. Mais bientôt, la cloche de l’église sonne 22 heures dans le lointain. Le front de ta maman se barre d’un pli d’inquiétude : le bruit va déranger les voisins. On presse les invités de rentrer dans la maison, le fête va se poursuivre à l’intérieur [...] Imagine un passant dans la rue, articulé-je avec soin. Il marche dans la nuit, tout seul. Peut-être promène-t-il son chien ? [...] À un moment, il passe devant la maison de tes parents. La façade est comme un visage, des fenêtres pour les yeux et la porte pour la bouche. La musique fait trembler les vitres et des faisceaux lumineux colorés balayent l’espace intérieur. Le passant s’arrête pour observer ce spectacle. Il n’entend pas la musique mais devine l’intensité de la fête à l’intérieur [...] Mon visage est comme la façade de cette maison [...] il y a une grosse fête à l’intérieur [...] avec des gens qui crient et qui dansent... »**

Max est parfois présenté comme un jeune homme fermé, distant, son empathie n’est pas verbalisée directement, pas formulée à ses proches... Mais nous y avons accès, nous lecteurs. Il peut être intéressant de discuter de cela avec les élèves, entendre leur interprétation des réactions de Max... Elles sont de toute évidence proches des nôtres, car on se dit tout bas bien plus que ce que l’on dit tout haut...

Max précise, sans jamais le dire, vouloir « **préserv**er [ses] **proches de l’enfer que constitue [son] quotidien** », « **préserv**er **Olive de [son] état semi-dépressif** ». C’est un personnage tout en pudeur, qui cache sa maladie comme ses émotions autant qu’il le peut.



PROLONGEMENTS

- On peut lire des extraits de *Haute en tics* d’Anne Jamelot-Bonnaillie (2017), et des *Bracassées* de Marie-Sabine Roger (2018).
- On peut imaginer une production écrite à la manière de la métaphore de Max : les élèves, par groupes, choisissent un handicap et tentent de le rendre compréhensible par une image métaphorique accessible.

2/ Discrimination et intolérance : « **monstre de foire** »

« **Le problème, c’est les autres.** »

Pas simple de subir le regard des gens lorsque l’on est atteint d’un handicap, d’une maladie, d’un syndrome... Ils limitent les possibilités d’interaction d’un individu avec son entourage, son environnement. Ils limitent la compréhension mutuelle, rompent le lien naturel unissant les êtres humains, mettent en marge, isolent, séparent... Et rendent cruels les autres, les « **gens normaux, j’entends** », ceux qui n’en souffrent pas, et que Max, dans sa vindicte compréhensible, désigne par les mots : « **abruti – crétin – imbécile** ».

Il sent le regard pesant, méfiant, distant et moqueur, déjà plein de préjugés, et ne lui laissant pas le bénéfice du doute :

« **La méchanceté (la méchanceté pure et dure, j'entends, celle qui jaillit dans une gratuité obscène avec pour seule finalité que celle de blesser) s'expose à moi pour la première fois.** »

Il reproche aussi aux gens une curiosité malsaine et inquisitrice : « **Certains viendront avec pour unique motivation celle de constater par eux-mêmes les effets de la Tourette chez un jeune garçon de quinze ans, manifestant un intérêt pathétique et improvisé pour la sémiologie.** »

Max est scolarisé au lycée, il appartient à la « **seconde K** », comme « **K sociaux? Kamikaze?** » Quatorze élèves seulement, mais « **présentant un handicap susceptible de troubler le bon déroulement d'un cours** ». Ce « **hasardeux équipage** » est composé d'adolescents en situation de handicap moteur, sensoriel, auditif, visuel (comme Olive), mental, cognitif, ou psychique...

L'autisme, les dyslexie-dysgraphie-dysorthographe, les syndromes, les troubles du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité... peuvent se retrouver dans les classes de la maternelle à l'université depuis l'instauration de « l'inclusion ». Ce droit à l'éducation pour tous vise à améliorer l'identification des enfants à des besoins éducatifs particuliers, à les accompagner dans leur scolarité, à favoriser leur intégration. Or, dans la classe de Max, les élèves à besoins particuliers sont regroupés, parqués, suivis par des professeurs « **portés volontaires** ». Max en a honte et n'ose pas évoquer la lettre associée à sa classe, de peur que l'on comprenne ce qu'il est.

Olive, son meilleur ami, avec qui il forme « **la fine équipe** », souffre d'« **un strabisme terrible** ». Il porte des lunettes à verres très épais :

« **Les autres (maudits autres) l'appellent le batracien ou Igor (référence au fidèle serviteur du baron Frankenstein).** »

Max explique même qu'il a peur d'avoir choisi Olive comme ami, car son handicap pèse plus que le sien, étant plus visible. Il semble échapper ainsi au regard assassin des « **autres** ».

La discrimination est partout, à tout âge :

- À 6 ans, quand Mélanie refuse de s'asseoir à côté de lui en classe (p. 71).
- À 8 ans, lors d'un entraînement de football (p. 72).
- À 15 ans, « **l'humiliation publique est à mon sens ce qu'il peut arriver de pire** »,

dit son oncle après les « **terribles événements du gymnase** » (p. 163 à 167), car même le professeur de musique a fini par éclater de rire... Son oncle va jusqu'à lui conseiller de quitter le lycée, la ville, le pays!...

Ou encore lorsque Max va à la boulangerie et se fait insulter de « **tapette** » par le boulanger qui l'a entendu chanter (p. 317).

- À 20 ans, quand Claudia Wilmer raconte à Max son humiliation lors d'une audition importante devant les membres d'un studio anglais (pp. 188-189).

Max comprend aussi que « **les gens normaux** » dans les médias (divertissements, spectacles, télévision...) peuvent avoir tendance à utiliser le handicap, à l'instrumentaliser pour déployer des émotions variées, pour les susciter artificiellement chez les (télé) spectateurs. C'est ce que l'auteur dénonce dans les épisodes de Tremplin musical, d'abord sur scène (dans la salle de spectacle, chapitre 16) ; puis à la télévision (dans une émission proche de celle que l'on connaît sous le nom de The Voice) : « **Les fauteuils**

des membres du jury ont pivoté vers les rangées des spectateurs. Ils me tournent le dos à présent. » (chapitre 18) :

« Ils savent. Ils connaissent le mal dont je suis frappé. Ils saluent ma prestation, ils saluent également mon combat. Il y a peu, j'étais un monstre de foire. Je suis à présent un prodige. »

« Compte tenu de la numéro 3, il vaut mieux qu'on ait un petit pic d'émotion après. C'est le garçon avec la Tourette, non ? »

« J'avais hâte d'en finir et de ne plus jamais frayer avec ces personnes surfaites qui pouvaient juger un individu uniquement sur son apparence. »

Il y aurait en revanche des pays où le handicap ne serait pas synonyme d'humiliation et de discrimination. Olive, parti vivre aux États-Unis avec ses parents, semble passer inaperçu, du moins, personne ne le regarde bizarrement, **« pas de moquerie sous cape, rien »**. La France serait-elle à montrer du doigt?...

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On peut lire des extraits de *Ma Reine* de Jean-Baptiste Andrea (2017), de *La Demi-Pensionnaire* de Didier van Cauwelaert (1999), ou de *Comme des frères* de Claudine Desmarteau (2020).
- On pourra, si l'on s'en sent capable, proposer aux élèves d'adapter une ou plusieurs des séquences sur le thème du harcèlement. Ce roman s'y prête bien, l'auteur est friand de vidéos et autres créations graphiques. Écrire, mettre en scène, tourner, monter un clip, un court-métrage ; ou simplement créer une B.D., une affiche publicitaire luttant contre les discriminations est envisageable.

3/ La figure du père

« [...] j'en viens à penser que mon père est le grand ordonnateur de ma vie. »

« Je l'imagine metteur en scène scrupuleux du film de ma vie, je l'imagine écrivain pointilleux du roman de mon existence. »

Nous comprenons très vite que Max vit seul avec son père depuis un certain nombre d'années (dix ans, p. 148). Il a 52 ans, n'a pas de prénom, il est le **« père »**, la figure paternelle douce, protectrice, silencieuse et bienveillante. Une magie mystérieuse entoure cet homme. Il exerçait un métier obscur qui l'obligeait à partir souvent à l'étranger. Mais quel métier?... Il décide alors de tout plaquer pour devenir écrivain ; son premier livre serait un succès...

Il est l'image même du « papa idéal », qui lit chaque soir **« une histoire vraie »** de sa voix de **« miel »** après le rituel du coucher. Max et son père partagent régulièrement des samedis soir en restant dans le canapé à regarder des films, dont des comédies musicales, en commandant des pizzas (p. 73). Ce père a nourri son fils de musique, de films (péplums musicaux), de romans et histoires, donc de culture et de vocabulaire.

Max a le souci du bon mot, du mot juste (p. 51 : description d'Olive et de son interjection « **Hmmpf** [...] **un son signature** »).

Son père fait lire à Max les quelques pages créées chaque jour autour d'une réécriture du mythe d'Ulysse. Chaque soir, Max récupère les feuilles laissées dans une bannette à disposition et lit les aventures de Patrick et Armagedon ...

Ce père est à la fois le sage, posant les limites sur l'utilisation des grossièretés (pp. 47-49), capable de sermonner son fils (p. 30); et à la fois l'ami compréhensif et permissif, capable de rouler un joint et de le fumer avec son fils (pp. 36-37).

Une autre figure paternelle apparaît, un peu moins lisse, un peu plus caricaturale, mais tout aussi importante et vectrice d'amour sincère : l'oncle de Max, le petit frère de son père (« **heureusement que t'es là bonhomme** »). Ils vivent sur le même palier, ayant scindé l'appartement de leur mère décédée.

Lui non plus n'a pas de prénom, on ignore son métier. Il est un peu plus grossier que son frère, un peu plus grivois. Mais Max adore leurs balades au musée ou au parc, leurs discussions sur l'amour... L'éloge des fesses (« **un cul est l'expression même de la perfection** ») par l'oncle est mémorable (pp. 91- 94).

La complicité des trois hommes est palpable. Ils s'aiment sincèrement et partagent des moments réguliers ensemble, prennent soin les uns des autres. Le plat de gratin de choux est un incontournable.

Mais le père se découvre un cancer. Il pleure la nuit, même si « **la maladie perd du terrain** » grâce à la chimiothérapie. L'oncle et Max se rasent la tête pour le soutenir et former « **les Trois Bruce** », référence à Bruce Willis, acteur chauve américain.

Max annonce la mort de son père très brutalement au début du chapitre 15. Il est blotti contre son oncle durant la cérémonie. L'adoption se fait très vite, le père a mis son fils à l'abri financièrement. Il reste donc malgré sa disparition le protecteur solide ayant tout anticipé et préparé.

L'oncle demande à Max de défoncer le mur mitoyen qui séparait les deux appartements, pour n'en former qu'un. Cet exercice est un exutoire efficace, un moyen de déployer toute sa rage, toute sa peine.

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On peut lire des extraits de *La Place* d'Annie Ernaux (1984) en opposition.
- On peut proposer aux élèves de rédiger le portrait de l'un de leurs parents ou proches, ou encore de raconter un rituel d'enfance fondateur.

4/ Une conception de la musique

« Quand ça passe à l'oral, ça passe à l'écrit. Il y a une fluidité qui se vérifie à l'oral. J'attache beaucoup d'importance à la musicalité des phrases et des mots. Au tout début, du fait de ressentir que j'avais des lacunes en écriture, je me suis reposé sur ce que je connaissais : la musique. Je suis un piètre musicien mais j'apprécie beaucoup la musique. Je me suis dit que je pouvais m'aider, pour écrire, de ce que je connaissais des sons, des rythmes. Quand je lis un roman, il y a une voix dans ma tête »

(Lesimagesquiracontent.com du 29/09/2020).

Le titre nous conditionne. Dans cette comédie musicale en trois actes : « **PREMIÈRE NOTE (UN FA) – DEUXIÈME NOTE (UN SOL) – TROISIÈME NOTE (UN LA)** », il faut bien que quelqu'un chante! Max évidemment...

Max est très attentif aux sons du quotidien : dans le canapé (p. 37), durant la préparation du repas par son père (p. 146), aux bruits de la rue (p. 149). Il s'agit déjà de musique. Il semble sensible à l'ASMR. Un exercice d'écriture à partir des sons du quotidien peut être engagé avec les élèves.

On attend avec impatience la rencontre avec sa professeure de chant : Madame Avdeïev (chapitre 4). La description de Max en fait une caricature de professeure de chant : d'origine russe, à la voix puissante, grande, volumineuse, rigide, solitaire, enfermée avec des perruches en grand nombre dans un appartement vieillot et malodorant. Max n'est d'ailleurs pas emballé – « **elle est la réincarnation de la mauvaise pioche** » –, il est même effrayé par le mystérieux et vulgaire mainate, caché sous un drap noir, car puni : Emile. Il préfère donc fuir quand Madame Avdeïev va dans la cuisine. Comment, dès lors, faire que sa vie ressemble à une comédie musicale ?

La collision d'événements, dans une chaîne séquentielle, semble-t-il, ordonnée, va lui ouvrir une porte! Il est d'abord attiré par l'actrice Claudia Wilmer, jouant Pénélope dans un péplum musical de 1964 vu avec son père un soir, dont il reconnaît les signes de La Tourette. Il va ensuite la croiser par hasard au supermarché (p. 98). C'est alors qu'une idée lui vient : la suivre tel un enquêteur afin de détailler ses habitudes et rythmes de vie. Cette traque est de courte durée, car Claudia Wilmer, 78 ans, le repère et l'interpelle au détour d'une rue (p. 107). Elle voit les signes, « **nous autres de la Tourette formons une grande famille** », et lui donne rendez-vous le mercredi suivant.

Max va donc enfin pouvoir « donner » en musique. C'est ce qu'exige Claudia Wilmer : « **Donne-moi un FA – Ne te retiens pas, donne tout ce que tu as. J'ai envie d'un bouquet fourni. J'ai envie de couleurs. – Le chant est un acte d'amour. – Si tu te sens incapable d'aimer, alors autant renoncer.** »

Le père de Max a rédigé une biographie romancée de Claudia Wilmer qu'il donne à lire à Max (p. 131). Nous concevons ainsi le difficile chemin parcouru pour obtenir une carrière avec, et malgré, La Tourette.

Claudia va témoigner de sa confiance à Max en le poussant à s'inscrire à différents Tremplins musicaux. Chaque expérience confirme à Max la nécessité d'une véritable générosité en chant : « **Peu importe la qualité de ta note, l'important est de la livrer, sans aucune retenue, chanter est un acte de partage. – Laissons les félicitations et les débordements d'enthousiasme à ceux qui ont besoin des mots pour se convaincre de leurs émotions. – Ne jamais tricher avec les émotions.** » Elle ne valorisera le talent de Max que tardivement et le poussera à ne pas abandonner, à remonter sur scène malgré les échecs et humiliations en l'inscrivant d'office.

Max apprendra donc que faire de sa vie une comédie musicale sera long, difficile, nécessitera un travail acharné (pp. 324-326). Et puisque la musique est « **comme une grippe, contagieuse** », il la chante au quotidien : en cours de maths avec M. Sélim, à la boulangerie, au parc pour enfants...

Et surtout, il pourra la partager, la vivre avec son meilleur ami Olive, même à distance, grâce à la visio sur téléphone portable. Olive joue de la guitare de manière « **étourdissante – sa dextérité est telle que j’en ai le souffle coupé** ». Deux heures de répétitions chaque soir ouvriront la voie (voix) à leur groupe.

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On peut lire des extraits de l'autobiographie de Mathias Malzieu, *Journal d'un vampire en pyjama* (2016), qui raconte comment la musique sauve, ressourçe, nourrit, délivre...
- Le verbe « donner » est employé à de multiples reprises tout au long du roman. Le jeu autour de la polysémie est très intéressant et pourra être recherché et travaillé avec les élèves :
 - céder, offrir gratuitement, faire cadeau, don à quelqu'un ;
 - remettre à quelqu'un en récompense de quelque chose ;
 - transmettre, communiquer quelque chose à quelqu'un ;
 - fournir ou accorder quelque chose à quelqu'un pour qu'il en bénéficie ;
 - offrir un sentiment ou une durée à quelqu'un ;
 - attribuer un caractère, une qualité à quelqu'un ;
 - communiquer une information à quelqu'un ;
 - avoir pour résultat, aboutir à quelque chose ;
 - produire quelque chose, provoquer quelque chose ;
 - modifier, produire un effet, exercer une action, avoir une influence sur quelqu'un ou quelque chose ;
 - assurer l'organisation d'un événement ;
 - jouer, présenter devant un public ;
 - (familier) dénoncer quelqu'un à une autorité, « balancer » ;
 - avoir du rendement, être productif...

5/ Le mensonge

« **Mon père a la capacité innée de deviner quand je mens.** » Les lecteurs, moins...

Nous avons pourtant été prévenus dès les premières pages... Max voit le mensonge comme « **un sport exigeant** » (p. 31), il l'« **utilise régulièrement pour concentrer l'attention sur [sa] personne** » (p. 36). Il ne fait rien de mal, après tout : « **Je me permets d'altérer la vérité uniquement lorsque je répons à une question** » (p. 43). Max l'a répété : « **(inutile de rappeler que je suis et je reste un menteur patenté).** »

Il s'est même permis de nous provoquer en nous traitant de « **délicats** », d'« **esprits chagrins** », supputant ainsi que nous nous froissons d'un rien, étions contrariants, renfrognés, revêches... Il nous invite donc, intelligemment, à ne pas nous offusquer de ses mensonges, à fermer les yeux.

Sur son lit de mort (p. 356), le père de Max avait formulé sa dernière volonté dans un murmure : « **Arrête de mentir.** »

Le dernier chapitre – La vérité (p. 357) – est une *chute* au sens strict : le point fort de la narration, le coup de fouet soudain qui est la raison d'être même du récit puisque tout converge vers ce dénouement surprise, qui impose une relecture de chaque événement raconté ainsi remis en cause.

Il sera intéressant de demander aux élèves de raconter l'épisode dans lequel règne la plus grande « **fantaisie** », l'épisode qui, pour eux, est le plus rocambolesque, le plus aventureux, preuve du talent de Max pour « **attendrir les gens qui vous entourent en leur racontant des fables. Qui n'aime pas les histoires ?** »

S'ils ne trouvent pas, on proposera de relire l'épisode du téléphone d'Olive volé à Central Park et de la rencontre avec Daisy...

Comparer la banalité d'une anecdote réellement vécue à son déploiement romancé peut engager une production d'écrits intéressante avec les élèves à partir de l'interrogation suivante : comment faire de la vie, banale et ordinaire, une bonne histoire ? Les ressorts attractifs de la fiction pourront donc être découverts, caractérisés et employés.



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS SUR LE THÈME DE LA CHUTE

- On peut étudier la nouvelle *Lucien*, de Claude Bourgeyx (1984), ou encore *Pauvre petit garçon*, de Dino Buzzati (1966).
- On peut étudier en détail *Him*, une sculpture de cire que l'on découvre d'abord de dos... de Maurizio Cattelan, installée à Stockholm en 2001.

6/ Autres thèmes exploitables

- L'amour passion envers des jeunes filles idéalisées : Pénélope, Daisy, Doreen...
- Les scènes de rencontre : la cristallisation de Stendhal.
- Les effets d'attente, de retardement, de suspense dans le roman.
- La figure de la mère : entre rêve, souvenir, fantôme et réalité.

Et le ciel se voila de fureur, 2022

« Partout des guerres et des conflits entre les pays, les peuples d'une même race. Nous nous suffisons à nous-mêmes et aurions pu rester dans notre paradis jusqu'à la fin de nos jours... si le destin ne nous avait pas rattrapés de la façon le plus brutale. »

1/ L'Ouest américain

C'est avec nostalgie et enthousiasme qu'à la fin du roman, au cabaret clandestin, les convives de Frederick Varka Jr écoutent la chanson qui évoque l'Ouest américain.

L'auteur nous plonge tout au long de son roman dans cette région sauvage, à la fois dangereuse et fascinante, de la fin du XIX^e siècle. Nous sommes en 1977 quand la « vieille dame » commence son « récit d'un continent » depuis 1865.

Sur un chariot, dans la poussière et sous un soleil de plomb, nous traversons le désert en direction de l'Ouest américain avec les personnages. Nous allons : y sentir l'odeur immonde des peaux d'animaux tannées par Jacominus ou de la « chique » mâchée et recrachée ; y voir les bisons ou rares cactus sur la route, les impacts de balles sur l'enseigne des saloons ; y entendre le crépitement des flammes sur lesquelles repose le dîner ou encore le bruit des wagons lancés sur les rails...

Nous comprenons vite que les Américains sont des étrangers d'origines variées, venus s'installer en Amérique pour y refaire leur vie : ils sont français (Hidalgo ou Joseph), juifs polonais (Jacominus), allemands (Hans), suédois (Anton), italiens (Luigi), indiens (Cal), mexicains (Luis-Pedro), africains (Rictus ou Mingus)... Ils sont, pour la plupart, venus dans l'espoir d'y trouver leur place, d'y réaliser leur rêve américain : trouver une pépite d'or énorme (la ruée vers l'or) ou une peau d'ours impressionnante garantissant leur richesse, acheter une ferme et y vivre paisiblement avec une famille, ou encore fuir leur passé comme Hidalgo :

« Nous allons vers l'ouest [...] Je rêve de ce nouveau monde. Pour que mes enfants puissent y bâtir leur utopie. Je rêve d'échapper au passé. »

Mais « **on pouvait s'attendre à tout dans cette région reculée de l'Ouest sauvage** », et son portrait comme celui de ses habitants est plus que péjoratif : « **Ce pays de malheur** » ; « **Cette contrée rassemble le plus grand ramassis de fils de traînées du monde.** » De terres arides aux villes fantômes, de cabanes de trappeurs aux chambres d'hôtel dans les quartiers de débauche, nos personnages évoluent dans la méfiance et sont sur le qui-vive en permanence : « **Il suffit d'une fois.** »

L'auteur, au travers des différents épisodes et rencontres, glisse une critique des mœurs et principes américains de l'époque :

- le conservatisme puritain et l'intégrisme catholique (chapitre 3) ;
- le génocide du peuple indien (chapitre 3) ;
- l'esclavage (chapitre 2 – le personnage de Rictus).

Joseph Dargent ne supporte pas la « pauvreté culturelle » de ce pays, il a dû affronter la maladie, les puces, les poux, la mort, sur le bateau qui devait l'amener jusqu'à New York (chapitre 8).

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- Il serait très intéressant de faire travailler les élèves sur une carte de l'Amérique, ils y inscriraient les lieux, dates et événements associés : entre New York, La Nouvelle-Orléans, Charleston, Crimson Creek, Saint-Louis, Atlanta, Chicago... (pourquoi pas depuis la France).
- On pourra travailler sur des extraits des *Lettres à sa fille* de Calamity Jane, ou toute œuvre en rapport avec cette légende de la conquête de l'Ouest.

2 / La figure du père (famille décomposée recomposée)

Dans ce roman, nous rencontrons « **la famille la plus incroyable qui ait jamais foulé le sol américain** ».

Hidalgo, de son vrai nom François, a émigré en Amérique après avoir fui la France et les actes terribles qu'il y avait perpétrés : « **Le maire ne nous a pas dressé un portrait très réjouissant de ta personne.** »

Il est originaire du Périgord en France et est entré à 14 ans dans l'armée. C'est un guerrier aguerrri, maniant parfaitement les armes, quelles qu'elles soient, capable de tuer à mains nues. Après quelques mois au cachot pour insubordination, il entre dans une faction en marge : les Ailes rouges. « **À dix-sept ans, j'étais devenu une véritable machine.** » Les morts successives de son fils, son père et sa mère le font sombrer dans l'alcool, l'éloignent de sa femme et ses deux filles. Il organise un attentat contre le roi Louis-Philippe I^{er}, qui échoue. Cette tentative de régicide lui vaut des représailles terribles : la mort de son meilleur ami et des femmes de sa vie... De rage, il attaque le Palais-Royal, est blessé et laissé pour mort. Il parvient à s'enfuir et à prendre un bateau pour New York. Le voilà chasseur de primes...

Il devient le père de six enfants adoptifs sur lesquels il tombe comme par magie. La rencontre avec Anton – les yeux brûlés parce qu'il ne faut laisser aucun témoin –, seul garçon et dernier de la fratrie, est l'occasion pour l'auteur d'offrir aux lecteurs le récit des rencontres avec chacune des filles. D'abord Maureen, extirpée à 4 ans d'une maison close à La Nouvelle-Orléans, ensuite Lisbeth et Abigaël trouvées alors qu'elles n'avaient que quelques mois dans un panier plein de vermines à Charleston, puis Samantha, sortie des décombres d'une ferme incendiée par des Indiens renégats, et enfin Ellen, recueillie errante dans le désert. Ces enfants sont des rescapés, sauvés de la mort ou de l'infamie par Hidalgo, protecteur des causes perdues : un Jean Valjean sur le sol américain. Il est un éducateur exigeant, mais très efficace. Il souhaite que les enfants s'expriment avec élégance et justesse : « **Notre langue est riche [...] Il convient d'en maîtriser toutes les subtilités afin de pouvoir véritablement communiquer.** » Il leur fait réciter des poèmes de François Villon (chapitre 3). Il leur donne les moyens de vivre en harmonie avec la nature, de se suffire en vivant six ans dans un havre de paix et de bonheur simple au cœur d'une vallée reculée, où a été construit leur chalet, Santa Esmeralda : « **Nous vivions dans le respect absolu de la nature qui nous avait accueillis en son sein. Aucune herbe n'avait de secrets pour nous, aucune plante, aucun animal. Nous grandissions et devenions des enfants de la terre** » (entracte 1). Il les forme au tir, au combat, à la survie, en en faisant de « **vrais petits soldats** » : « **C'est avec l'impression de me frayer un chemin par la force de**

mes poings que j'ai traversé mon enfance » ; « **On n'était pas des enfants de chœur.** » Le premier cours de boxe française de Lisbeth et Abigaël à la date anniversaire de leur rencontre avec Hidalgo explique sa conception de l'efficacité (chapitre 5, p. 80...).

Hidalgo les a fait parfois vivre dans la boue et la fange, mais les filles étaient traitées comme « **ses princesses** » et ont appris les bonnes manières.

Il est plein de tendresse, d'amour et d'attentions envers ses enfants, racontant des histoires avant le coucher, les berçant du « **ronnement chaleureux** » de sa voix, les enlaçant de ses bras protecteurs (à la fin des chapitres 7 et 10).

La notion même de famille est martelée, leurs liens sont plus forts encore que ceux imposés par le sang, puisqu'ils ont été éprouvés « par le sang » : Hidalgo répète « **ma famille** » à plusieurs reprises, et les enfants le lui rendent bien en disant, malgré l'absence d'une mère : « **On ne pouvait pas rêver meilleur père que toi. Tu as été parfait.** »

Même après sa mort, l'amour des enfants pour leur père est palpable : « **Nous nous retrouvions au coin du feu et nous parlions de lui, de ses manières brusques qui se conjuguait si souvent avec l'immense tendresse qu'il nous témoignait.** » « **Sa présence planait au-dessus de leurs têtes, tel un totem aux pouvoirs galvanisants.** »

Ses méthodes et principes éducatifs seront toutefois remis en cause, car « **l'éducation de leur père avait été tout sauf cohérente** ».

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- Les élèves pourront travailler avec leur professeur d'histoire-géographie sur l'attentat d'Alibaud contre le roi Louis-Philippe I^{er} qui explique pourquoi Hidalgo a fui la France.
- On n'hésitera pas à étudier l'extrait de la rencontre entre Jean Valjean et Cosette dans *Les Misérables* de Victor Hugo.
- On peut demander aux élèves s'ils connaissent des personnages ou figures de pères protecteurs et prêts à tout pour protéger l'enfant qui leur est confié (le personnage de Joel dans le jeu vidéo ou la série *The Last of Us*, Rick dans la série *The Walking Dead* ou Léon dans le film éponyme avec Jean Reno et Nathalie Portman...).

3 / La vengeance

C'est aussi le récit « **d'une vengeance également** »...

« **La vengeance te place au-dessus de tout. Au-dessus du jugement divin, et au-dessus des lois humaines. La vengeance te transforme en un être capable de s'élever jusqu'à un stade hors du commun. La vengeance t'octroie le droit d'être le dernier à parler...** »

La mort d'un proche, provoquée par un tiers, nourrit une haine, une colère malade et incontrôlable envers le coupable. Il s'agit de punir l'offenseur pour en tirer un dédommagement moral.

Hidalgo devient très tôt « **l'Ange de la mort** », rongé par cette pulsion ingouvernable, lorsque sa tentative de régicide engendre l'assassinat de ses amis Louis et Victor, de sa femme et de ses filles : « **Je n'étais qu'une bête assoiffée de haine et de vengeance.** »

C'est durant cette nuit que ma légende s'est construite. »

Hélas, la rage du vengeur engendre la mort d'innocents, ce qui va nourrir ce même élan vengeur chez d'autres. C'est ce qui se passe pour Joseph Dargent : se venger devient sa « **seule raison de vivre** », car Hidalgo a tué son frère durant les événements évoqués précédemment : « **Je vais retrouver une vieille connaissance et récupérer quelque chose que cette personne me doit.** » Il a patienté durant six longues années, par tous les moyens il a cherché sa proie, il a traversé l'océan et une partie de l'Amérique pour accomplir sa vengeance.

Et comme la vengeance se nourrit d'elle-même – une mort en appelant une autre – elle peut contaminer, se transmettre, ronger toute une famille, s'étendre sur des générations, il s'agit alors d'une vendetta : « **La famille entière de Virgil nous est tombée dessus. Ses frères, ses cousins, ses oncles...** »

Elle gagne donc évidemment les six enfants d'Hidalgo. La menace venait « **de l'intérieur** » raconte Lisbeth. C'est Maureen la première. Ce n'est « **pas réellement une trahison** », mais elle a pendant quatre ans fait des allers-retours en ville pour y trouver des informations et les noms des membres du groupe des gabardines noires ayant participé à l'exécution d'Hidalgo. Les coups et blessures qui lui ont été infligés pour les obtenir ne l'arrêteront pas : « **Il est temps de leur faire payer.** »



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On peut choisir de visionner plusieurs extraits des films : *V pour Vendetta*, de James McTeigue (2006), ou *Colombiana*, d'Olivier Megaton avec Zoe Saldana (2011).
- On peut étudier la scène 5 de l'Acte I du *Cid* de Corneille (1637), autour de la relation père-fils et du code de l'honneur.
- Il est possible de montrer plusieurs extraits du film *Little Big Man*, d'Arthur Penn avec Dustin Hoffman (1970), dont le roman s'inspire grandement.

4 / Le déchaînement de la violence

La vengeance engendre une escalade de la violence. Hidalgo se présente même comme un « **aimant à désastres** » (chapitre 14), et quand ses mains sèchent subitement, c'est qu'il pressent le pire. Le passé rattrape toujours fatalement l'ensemble de la famille et donne lieu à des affrontements et combats acharnés, à la vie à la mort. Le roman est parcouru d'épisodes de déchaînement de la violence et de morts successives.

Hidalgo a formé ses enfants comme il a été formé, en véritables soldats, ils doivent se tenir prêts « **en cas de grabuge** » (dès le chapitre 2).

L'Ange de la mort :

- a décimé les soldats du Palais-Royal en France (chapitre 7) ;
- a éliminé tout un groupe de bandits bien avant de trouver les enfants (chapitre 2) ;
- a dû occire cinquante autres bandits à la demande de Virgil Panowski (chapitre 6) ;
- a affronté toute la famille de Virgil après l'avoir tué (entracte 1) ;
- a liquidé les assaillants du train détourné, faisant appel à de la dynamite (chapitre 12) ;
- a attaqué furtivement puis frontalement les hommes de Joseph, n'étant « **plus qu'une plaie** », et a trouvé la mort (chapitre 16).

Mais sa disparition n'arrête pas l'hémorragie, d'autres cadavres vont pleuvoir, les meurtres seront perpétrés cette fois par ses enfants, dignes héritiers de leur père, car **« le goût du sang est un des plus forts qui puisse exister. Difficile de s'en passer une fois qu'on l'a expérimenté »**.

Avec une ténacité et une attitude de limiers, avec une furtivité étonnante et une efficacité glaçante, les six jeunes adultes que sont les enfants d'Hidalgo vont mettre en scène leur tuerie dans les règles de l'art. Ils retrouveront, pisteront et tueront tous les membres des gabardines noires impliqués dans la mort de leur père. Ils seront blessés, meurtris, frappés... Ils utiliseront même Lisbeth comme appât, mais atteindront leurs objectifs : tuer Joseph Dargent, le dernier sur la liste.

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- Il s'agira de chercher et structurer le champ lexical de la violence.
- Il sera nécessaire d'étudier aux moins deux extraits, les plus intéressants étant l'attaque du train (chapitre 12), ainsi que la mise en scène macabre et la montée de la tension dans la tuerie au cabaret clandestin de Chicago avec Fred Varka Jr (chapitre 25).
- La création d'un court-métrage mettant en scène le chapitre 25, avec une voix off reprenant en charge les pensées de Fred Varka Jr, les comédiens et le décor de cabaret semble à la fois riche et envisageable avec une classe entière.
- La création de plusieurs planches de B.D. avec bulles et illustrations travaillées avec l'aide du professeur d'arts plastiques peut être engagée autour des chapitres 12 ou 25.
- Il est possible de montrer plusieurs extraits du film *Little Big Man*, d'Arthur Penn avec Dustin Hoffman (1970), dont le roman s'inspire grandement.

5 / Vers l'émancipation des femmes

« Les gens de l'Ouest sont si rétrogrades vis-à-vis des femmes. »

« En 1977, malgré les prémices d'une émancipation féministe annoncée, une femme était tenue d'obéir aux injonctions de son supérieur, qui plus est lorsqu'il s'agissait d'un homme, même de seconde zone. »

La journaliste qui vient interviewer la « **vieille femme** » se demande ce qu'elle fait là, semble ne pas avoir confiance en elle et en son talent de reporter (anaphore péjorative p. 11). Elle suit la recommandation de son patron parce qu'elle n'a pas son mot à dire.

Cinquante ans auparavant, les femmes n'avaient pas voix au chapitre, à plusieurs reprises les hommes du roman précisent que ce pays n'est pas fait pour les femmes, qu'elles sont en danger, car désirées et fragiles :

« Lorsque vous atteindrez l'adolescence et l'âge adulte, vous attiserez la convoitise d'un nombre incalculable d'individus fort peu fréquentables. Et là... ? »

Les femmes sont donc souvent invisibles, cachées, absentes : **« C'est drôle, dans cette ville, il n'y a pas de femmes. »** Et si elles sont présentes, ce sont des débauchées, des filles de joie comme dans le quartier sulfureux de Denver (chapitre 10) ; ou des tueuses comme Emilia Santander ou la serveuse de Varka (chapitre 19).

Les filles d'Hidalgo apparaissent comme des exceptions, capables de s'adapter à toute situation et d'adopter des attitudes très variées. À la fois froides, cruelles et sanguinaires dans les scènes de violence – « **[e]lle bondit comme une furie, les deux pistolets en main. La rage déformait ses traits. Et un hurlement terrible monta de sa gorge. Elle fondit sur sa proie sans s'arrêter de tirer** » – ; à la fois féminines, douces, de vraies jeunes filles lors de la scène de maquillage (chapitre 23) – « **[l]'espace d'un instant précieux, les fusillades, les affrontements, contre des bandits à la mine patibulaire, les coups de sabre et de couteau, et les fuites éperdues dans la boue s'effacèrent de leur esprit.** » – ; elles sont aussi grossières et masculines autour du feu : « **Quelque temps plus tard, Ellen faisait tourner son cognac dans un verre à pied. Elle avait allumé un cigare énorme et se tenait à moitié avachie sur son fauteuil. Elle lâcha un minuscule rot...** »

6/ Tragédie et spectacle vivant

« **C'est comme ça que ça a été distribué** », dit Antigone à sa sœur Ismène dans la tragédie éponyme de Jean Anouilh, en 1946.

Ce roman sur la famille n'est pas sans rappeler les tragédies antiques où la malédiction pèse sur des générations dont le destin fatal est déjà écrit. Lisbeth précise à la journaliste que le « **cours du destin** » aurait été tout autre sans sa rencontre avec Hidalgo. Ce dernier, dans sa pulsion protectrice absolue, engendre une violence légitime, mais cathartique, presque animale à la manière d'un Oreste, d'une Phèdre ou d'une Antigone.

Ce même roman s'inscrit structurellement dans un cadre théâtral avec le « **prologue** » qui introduit une pièce, les trois « **entracte[s]** » qui offrent une respiration bienvenue après tant de violence, et l'« **épilogue** » de fin qui délivre sa scène de reconnaissance finale : Lisbeth est morte en se sacrifiant pour la famille et Abigaël a pris son identité en hommage à son courage.

C'est par la transmission de la légende de cette famille que Malone se rachète une conduite et respecte sa parole envers Hidalgo. Il devient le dramaturge, le metteur en scène et le comédien qui offrira au monde le récit des aventures de cette famille dans son théâtre ambulante.

D'abord sur une estrade simple, face à une toile grossière et devant quinze spectateurs, Malone raconte l'histoire de « **l'Ange de la mort et ses cinq filles** ». Il l'agrandit ensuite et invite Lisbeth, alors nommée Katsitsano, à monter sur scène dans un numéro circassien de tir à l'arc.



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- Toute étude d'un extrait d'une tragédie antique ou contemporaine sera la bienvenue.
- On pourra travailler sur la pièce *Le Jeu des sept familles* du théâtre d'Yves Javault, véritable anthologie du théâtre vue par les trois comédiens d'un théâtre ambulante.

7/ Autres thèmes envisageables

- Le rôle de conteur : Lisbeth, Hidalgo, Malone, la journaliste.
- L'absence d'une mère ou le besoin de féminité.
- Art graphique : les croquis.
- La médecine au XIX^e siècle.
- « Laisser trace », ne pas tomber dans l'oubli par l'art.